



HAL
open science

Langue de la patrie et langue du pouvoir : une question humaniste entre Florence et Rome au début du Quattrocento

Clémence Revest

► To cite this version:

Clémence Revest. Langue de la patrie et langue du pouvoir : une question humaniste entre Florence et Rome au début du Quattrocento . Sara Bischetti; Michele Lodone; Cristiano Lorenzi; Antonio Montefusco. Toscana bilingue (1260 ca.-1430 ca.). Per una storia sociale del tradurre medievale, 3, De Gruyter, pp.433-449, 2021, Toscana Bilingue. Storia sociale della traduzione medievale / Bilingualism in Medieval Tuscany, 9783110702033. 10.1515/9783110702231-021 . halshs-03049911

HAL Id: halshs-03049911

<https://shs.hal.science/halshs-03049911v1>

Submitted on 8 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Clémence Revest

Langue de la patrie et langue du pouvoir

Une question humaniste entre Florence et Rome au début du Quattrocento

Abstracts: Il posto da concedere alla letteratura vernacolare e in particolare alle 'tre corone fiorentine' costituì per il nascente movimento umanistico, negli anni 1400-1440, una *vexata quaestio*, che diede origine ad atteggiamenti ambigui (e. g. operazioni di latinizzazione o tentativi per riconoscere una possibilità, seppure eccezionale, di nobilitamento letterario). Questi punti di tensione si cristallizzarono nel commentatissimo dibattito del 1435 sulla lingua parlata dagli antichi Romani. Il saggio propone di ricontestualizzare queste polemiche secondo una prospettiva di ideologia politica, che si sviluppa in una dialettica tra due centri di potere allora in pieno mutamento, Roma e Firenze: da un lato, l'esaltazione del latino come unica e eterna lingua di Roma e della curia come centro di risveglio dell'eloquenza partecipava all'affermazione dell'autorità pontificia sulla città; dall'altro, la difesa dell'anzianità del volgare e la reintegrazione delle tre corone nel pantheon della letteratura permettevano di glorificare sia una 'Antichità alternativa' sia una modernità straordinaria che erano concepite come tipicamente fiorentine, e che riecheggiavano lo sviluppo di una capitale regionale.

The place to be given to vernacular literature and in particular to the 'three crowns of Florence' constituted for the nascent humanistic movement, in the years 1400–1440, a *vexata quaestio*, which gave rise to ambiguous attitudes (e.g. operations of Latinisation or attempts to recognise a possibility, albeit exceptional, of literary ennoblement). These points of tension were crystallized in the highly commented debate of 1435 about the language spoken by the ancient Romans. The article proposes to recontextualise these polemics according to a perspective of political ideology, which developed in a dialectic between two centres of power in full change, Rome and Florence: on the one hand, the exaltation of Latin as the only and eternal language of Rome and of the curia as a centre of the awakening of eloquence participated in the affirmation of pontifical authority over the city; on the other hand, the defence of the seniority of the vernacular and the reintegration of the three crowns into the pantheon of literature made it possible to glorify both an 'Alternative Antiquity' and an extraordinary modernity which were conceived as typically Florentine, and which echoed the development of a regional capital.

Clémence Revest, CNRS, Paris – Centre Roland Mousnier, Sorbonne Université

Parole chiave: Latin, Humanism, Leonardo Bruni, Biondo Flavio, Roman Curia, Florentine Chancellery, *vernacular*, Dante, Petrarca, Boccaccio

La scène intellectuelle italienne des premières décennies du XV^e siècle est marquée, comme on le sait, par l'essor d'un mouvement de longue portée, l'humanisme, qui a placé la question de l'usage de la langue au centre de sa réflexion et de sa prétention à influencer sur l'ensemble des champs du savoir. L'appel à une rénovation du latin antique fut en particulier le moteur de la création d'un style dit «classicisant» appelé à un large succès, soutenu par l'idée topique que la restitution de la langue de Cicéron, désormais horizon absolu de référence, serait le fil d'Ariane du réveil d'un âge de gloire incarné par les hommes illustres romains.¹ Ce phénomène, qui exerça une pression très forte sur les pratiques rhétoriques des lettrés engagés dans la vie publique, fut dès le départ confronté au problème de la place à accorder aux langues vulgaires, en particulier en Toscane, un espace majeur à la fois de la floraison de la littérature vernaculaire depuis plus d'un siècle et du développement des *studia humanitatis* au tournant des années 1400. Deux courants dominants, en somme, de l'histoire culturelle italienne étaient à l'œuvre, et la poussée décisive du mouvement de redécouverte de l'Antiquité au sein des élites de la péninsule dans les premières décennies du Quattrocento mit au grand jour le hiatus latent entre ces dynamiques concomitantes.² Le problème face auquel les humanistes devaient se positionner était en fait double : il concernait, d'une part, l'intégration ou non des grands auteurs en *dolce stil nuovo* (surtout les « trois couronnes florentines ») dans le canon littéraire du réveil des bonnes lettres; d'autre part, la possibilité ou non pour les contemporains de composer des œuvres vernaculaires de qualité et de dignité équivalentes à celles composées en latin classicisant.

L'un des effets les plus éloquents de l'essor de l'idéal latinisant fut notamment la vague de traductions en latin de grandes œuvres de la littérature vernaculaire des siècles précédents, dans le sillage de la traduction par Pétrarque de la nouvelle de Griselda de Boccace (le *De insigni obedientia et fide uxoria*), qui avait été adressée à ce dernier en 1373 et insérée dans le recueil des *Seniles*.³ Cette opération de latinisation/réécriture, justifiée par la portée « méta-nationale » du latin («*ut nostri etiam sermonis ignaros tam dulcis historia delectaret*») et par la

1 Fubini, *La coscienza del latino*.

2 Dans une première approche voir Kristeller, *Latin and Vernacular*; Stever Gravelle, *The Latin-Vernacular Question*; Rizzi, Del Soldato, *Latin and Vernacular* et la synthèse de Tavoni, *Storia della lingua italiana. Il Quattrocento*, pp. 57–83.

3 Albanese, *Fortuna umanistica*; Parma, *Fortuna spicciolata*; Revest, *Sur les traces*.

qualité morale singulière de l'histoire fut, cela a été bien montré, le modèle d'une tradition *spicciolata* des nouvelles latinisées du *Decameron* en contexte humaniste (voir notamment les traductions d'Antonio Loschi, Leonardo Bruni et Bartolomeo Facio vers 1390–1445), et plus encore le ferment des genres novellistiques renaissants. Les traducteurs boccaciens du Quattrocento revendiquèrent à travers leur propre entreprise leur filiation avec Pétrarque et Bruni, désormais figures de pères fondateurs, ainsi qu'une lecture typiquement néo-cicéronienne de Boccace. Jacopo Bracciolini, l'un des fils de Poggio, explique par exemple dans la préface de sa traduction de la nouvelle de Titus et Gisippe (après 1460) qu'il considère Boccace comme un «second Cicéron en langue vulgaire» et qu'en s'attellant à la traduction il avait en mémoire les fameuses versions exécutées par Pétrarque et Leonardo Aretino, «ce qui n'avait pas été indigne de ces hommes illustres». ⁴ La conversion en latin devenait le moyen, non tant d'ennoblir les monuments de la littérature vernaculaire que de les réintégrer dans le projet humaniste; et cette conversion prenait d'abord pour appui l'argument du dépassement du régionalisme vers l'universalisme.

C'est dans cette même optique, quoiqu'avec une inégale réussite, que furent réalisées d'autres traductions latines d'œuvres vernaculaires de renom par des lettrés de second rang, proches de – ou du moins sensibles à – la nouvelle mouvance humaniste. Le cas le plus connu est certainement la *Translatio Dantis* du moine olivétain Matteo Ronto (traduction en hexamètres latins de la *Divine Comédie* réalisée entre 1427 et 1431 à Pistoia) qui, dans la préface, déclare avoir cherché à promouvoir l'œuvre au-delà du seul public italien afin d'atteindre toute la Chrétienté et s'enorgueillit, évoquant la naissance florentine de Dante, d'être lui-même né en Grèce. ⁵ On pourrait également citer la traduction des poèmes de Charles d'Orléans par son secrétaire piémontais Antonio Astesano au milieu du XV^e siècle, munie d'un prologue au cours duquel le traducteur justifie son opération par son désir de faire connaître l'œuvre hors des frontières du Royaume de France («*Egre cum ferrem quod solum Gallia tanti / Ingenii tantum nosceret esse*») et se place explicitement sur le même plan que les traducteurs humanistes

⁴ Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 89 inf. 16, f. 47: «*Volventi mihi pridie Johannis Boccacci volumina ut materno sermone eloquentiam hominis decantatam noscerem, ac, ut populi verbis loquar, alterum Ciceronem vulgari stilo in omni dicendi genere perspicerem, forte eius fabule ad manus venerunt. [. . .] Memoria postmodum repetens eundem ipsum Boccaccium <pour Petrarcam> et Leonardum Aretinum, viros clarissimos, nonnullas convertisse nec illis egregiis viris dedecori fuisse, ego quoque timendum non iudicavi*». Voir Revest, *Sur les traces*, pp. 275–276 et 284.

⁵ Voir les notices (avec la bibliographie afférente): Ferrante, *Matteo Ronto*; Tagliabue, *Ronto, Matteo*.

d'Aristote, Homère et Plutarque.⁶ Leurs entreprises furent loin d'être couronnées de succès – celle de Matteo Ronto fut vivement critiquée et moquée par ses plus célèbres contemporains, celle d'Astesano n'a vraisemblablement connu aucune diffusion et ni favorisé sa carrière française tôt interrompue – mais elles témoignent de ce mouvement de réaffirmation de la domination du latin et de la culture humaniste sur une littérature vernaculaire déjà couronnée de succès et de réputation.

Toutefois l'époque est aussi celle d'une réflexion, parfois polémique, parfois alambiquée, autour de la dignité à accorder au vulgaire, *nonobstant* la grandeur séculaire et universelle du latin antique. Nombre d'humanistes s'efforcèrent alors de ménager, au prix de nuances, une voie circonscrite de reconnaissance pour la production vernaculaire. Une lettre adressée par Antonio Beccadelli en 1425 au *rimatore* bolonais Niccolò Malpigli, après que ce dernier lui eut fait parvenir un recueil de ses sonnets et chansons, est révélatrice. Dans un latin par ailleurs truffé de références classiques, l'humaniste fait l'éloge d'un poète qui a su à ses yeux égaler le chant des «sirènes et des muses italiques», en soulignant à partir de deux jeux lexicaux combien l'emploi du vulgaire constituait une gageure: l'un autour du terme *vulgariter*, étant donné que Malpigli s'est exprimé «en langue vulgaire mais pas de manière vulgaire» («*vulgariter loquutus sis, quamquam ne vulgariter quidem*»), l'autre autour des termes *loquor/eloquor* («*vulgus enim loqui, non eloqui solet*»).⁷ C'est cette aptitude à parler vulgairement sans vulgarité qui justifie, affirme Beccadelli, que des auteurs pourtant *latinissimi* ont pu choisir d'écrire en *lingua materna* et atteindre une grande gloire. La distinction entre un registre populaire et un registre potentiellement élevé au sein de la langue vernaculaire – qui différenciait donc *vulgaris* au sens péjoratif de «foule commune» et *vulgaris* au sens neutre d'«indigène» – n'est pas sans rappeler celle que Leonardo Bruni avait employée dans une lettre de 1406 entre *usus* et *abusio*, à propos de la référence à l'«usage» de la langue. L'usage qui prévaut, y insiste Bruni, est celui qui est attesté chez les grands auteurs et les grammairiens depuis l'Antiquité, à ne pas confondre avec l'emploi abusif de la foule: certains ne comprennent pas cette différence, «*praesertim cum a vulgari consuetudine loquendi mentem nequeant avocare*».⁸

⁶ «*Quantum illi qui de Graecis fecere latinos / Libros, quos magnus scripsit Aristoteles, / Quosve poetarum princeps cantavit Homerus, / Seu quos Plutarci condidit ingenium [. . .]*», dans Champion, *Du succès de l'œuvre*. Voir Balzaretti, Antonio Astesano; Vergano, Astesano, Antonio.

⁷ Frati, *Nicolò Malpigli*, en particulier pp. 311–312.

⁸ Leonardo Bruni, *Lettres familières*, vol. 1, Liv. 1, nr. 21, pp. 164–169.

Le milieu des années 1430 apparaît comme un moment de cristallisation de ces thèmes de réflexion sur la répartition latin/vulgaire au sein de l'humanisme, marqué en particulier par le débat de 1435 sur la langue parlée par les anciens Romains – connu à travers les textes composés par Biondo Flavio (*De verbis romanae locutionis*) et Leonardo Bruni (*An vulgus et literati eodem modo per Terenti Tulliique tempora Roma locuti sint*) – et par le *Vite di Dante e del Petrarca* du même Bruni (1436), au moment même où, il n'est pas inutile de le signaler, Lorenzo Valla produisait une première ébauche de ses *Elegantie linguae latinae*. Une des questions clés soulevées par le débat très commenté de 1435 était bien celle de l'existence d'une langue vernaculaire dans la Rome antique et, sinon, celle de son origine.⁹ Le petit traité de Biondo, daté du 1^{er} avril 1435, rappelle le thème du débat qui se serait déroulé le mois précédent dans l'antichambre de la salle d'audience du pape Eugène IV à Florence, auquel l'auteur avait lui-même pris part avec Leonardo Bruni, Antonio Loschi, Poggio Bracciolini, Cencio dei Rustici et Andrea Fiocchi: «les orateurs romains pratiquaient-ils généralement comme langue commune la langue maternelle populaire parlée par l'ensemble de la foule grossière et ignorante de notre époque ou cette langue obéissant aux règles de la grammaire que nous appelons latin ?». ¹⁰ Comme on le pressent dès cette entrée en matière, Biondo s'oppose fermement à la théorie, défendue par Cencio, Loschi et Bruni, d'une diglossie remontant à l'Antiquité, pour affirmer que le latin n'était pas seulement une langue grammaticale et réservée aux lettrés, mais un moyen d'expression partagé par tous, identifié comme la langue maternelle et employé d'une manière inégalement correcte et belle. Si l'on pouvait distinguer un registre «vulgaire» au sens d'usage commun, voire de déformation populaire, d'un registre «littéraire» poli par l'éducation et l'art, le latin n'en constituait pas moins, insiste Biondo, une seule et même langue, comprise par tous même dans son usage le plus raffiné. Et la langue vernaculaire? Biondo conclut de façon quelque peu abrupte qu'elle est le fruit de la corruption progressive du latin par les langues des non-Romains (les barbares), des «Goths et des Vandales», accélérée par la chute de l'empire: «on en est arrivé peu à peu à adopter, à la place du latin des Romains, ce sabir

⁹ Sur ce débat très commenté, auquel contribuèrent ensuite Poggio Bracciolini et Lorenzo Valla, voir en premier lieu Tavoni, *Latino, grammatica, volgare*; Blondus Flavius, *De verbis romanae locutionis*; Delle Donne, *Latinità e barbarie*; *Débats humanistes*; *Il latino e il 'volgare' nell'antica Roma*; Poggio Bracciolini, *Historia disceptativa*.

¹⁰ «*Maternone et passim apud rudem indoctamque multitudinem aetate nostra vulgato idiomate, an grammaticae artis usu, quod latinum appellamus, instituto loquendi more Romani orare fuerint soliti*», dans *Débats humanistes*, pp. 126–127.

bâtard mêlé de la langue barbare». ¹¹ Ce constat peu amène est toutefois relativement tempéré par un argument employé au début de l'opuscule, selon lequel la langue vulgaire a pu «de notre temps et de celui de nos pères» se développer dans un registre élevé et grammatisé, comme dans le cas des œuvres de Dante et de Boccace (l'argument sert à démontrer *a contrario* l'inexistence d'une langue vernaculaire romaine dans l'Antiquité, qui, si elle avait eu cours, aurait pu atteindre ce registre). ¹²

Bruni répondit à Biondo le 7 mai, en réaffirmant au contraire que la Rome antique avait été bilingue et en soulignant l'écart de nature entre latin et langue vernaculaire. Le latin ne pouvait selon lui être une langue maternelle, acquise par de simples nourrices. En revanche, le souci de correction et d'élégance manifesté par les mères dans leur manière d'inculquer leur propre langage aux enfants était un facteur d'élévation du niveau linguistique, au même titre que l'érudition : «Car la langue vulgaire possède aussi ses références, comme cela apparaît chez le poète Dante et certains autres qui pratiquent une langue élaborée». ¹³ Il n'est pas anodin que l'humaniste ait composé dès l'année suivante une biographie comparée de Dante et de Pétrarque, sur le modèle des *Vies parallèles* de Plutarque, en langue vernaculaire. ¹⁴ Brunni ne cherche pas à y donner sa faveur à l'un ou à l'autre mais souligne au contraire que «chacun possède sa part d'excellence et chacun est battu en partie»: Dante a combattu pour sa patrie, participé aux affaires tourmentées de la cité et été un poète suprême en langue vulgaire; Pétrarque s'est consacré à la vie intellectuelle et a ramené à la vie les études latines classiques. Du point de vue linguistique, le biographe explique que Dante a à raison écrit en langue vulgaire puisque «chaque langue

¹¹ «Postea vero quam Urbs a Gothis et Vandalis capta inhabitarique coepta est, non unus iam aut duo infuscati, sed omnes sermone barbaro inquinati ac penitus sorditati fuerunt; sensimque factum est, ut pro Romana latinitate adulterinam hanc barbarica mixtam loquelam habeamus vulgarem», *ibid.*, pp. 168–169. Sur les sources de Biondo et l'évolution de ses idées dans les *Decades* et l'*Italia Illustrata*, voir Marcellino, *Biondo Flavio*.

¹² «Quod nostra et patrum nostrorum aetatibus a plerisque factitatum vidimus, de Florentini Dantis Comoediis, de luculentis Bocchacii vulgaribus fabulis uel, ut ipse appellat novis, quae, cum grammaticis astricto regulis sermone scripta videmus, in latinitatem dicimus esse conversa», *ibid.*, pp. 130–131.

¹³ «Nam et habet vulgaris sermo commendationem suam, ut apud Dantem poetam et alios quosdam emendate loquentes apparet», *ibid.*, pp. 186–187.

¹⁴ Le texte a été édité, traduit en français et commenté dans Leonardo Bruni Aretino, pp. 859–915. Voir également Gualdo Rosa, *Leonardo Bruni*; Bartuschat, *La Vie de Dante*; Ianziti, *Parallel Lives*. De manière plus générale, sur la question des rapports entre latin et vernaculaire dans l'œuvre de Brunni (dont les *Dialogi* cités plus loin), voir Rizzi, *Leonardo Bruni*; Schadee, *A Tale of Two Languages*. Tous deux insistent, dans des perspectives différentes, sur la question de l'usage du latin dans la pratique oratoire publique à Florence.

possède sa perfection, son ton propre et un mode d'expression raffiné et cultivé» et que de toute façon son latin était médiocre parce que «les hommes de son époque n'y entendaient rien, mais ils étaient frustes, grossiers et sans compétence littéraire, même s'ils avaient reçu dans ces disciplines la manière scolastique des moines», tandis que Pétrarque, loué en précurseur des *studia humanitatis*, a fait «revenir à la vie l'antique grâce du style perdu et éteint». ¹⁵ S'il ménageait de la sorte la chèvre et le chou, à l'aide d'un argument d'antériorité (Dante avait écrit à une époque où le latin était encore corrompu), Bruni se gardait bien de se prononcer sur une éventuelle hiérarchie entre la langue vulgaire élevée à un niveau poétique et la langue latine désormais rétablie dans son antique splendeur.

Au fil de ces questionnements et controverses, on perçoit combien cet âge fut celui d'une oscillation idéologique complexe qui provoqua des dissensions au sein même du mouvement humaniste. Pour mieux comprendre – je voudrais même dire pour mieux situer – ces ambivalences, leurs enjeux politiques contemporains doivent être rappelés, car ils n'en constituent pas seulement un contexte mais un moteur d'arbitrage essentiel. Au cœur de ce problème à coordonnées multiples, entre langue maternelle et langue «renaissante», une question sous-jacente se lovait, pour des lettrés qui menaient par ailleurs une carrière publique: celle de la définition de la langue de la patrie, moyen d'expression de l'identité, de la puissance et de la légitimité politiques – à la fois langue de la communauté et de l'histoire.

Plus précisément, cette question doit être envisagée dans une dialectique bipolaire entre Florence et la cour pontificale. Nombre des textes évoqués précédemment ont été composés par des humanistes qui ont été au service de la chancellerie papale ou florentine, ou les deux comme dans le cas de Leonardo Bruni et de Poggio Bracciolini. Le fameux débat de 1435 s'est tenu, nous l'avons mentionné, pendant le séjour de la cour d'Eugène IV à Florence. De manière plus générale, Florence et la curie romaine ont été deux des centres majeurs de l'essor et de la promotion «officielle», si l'on peut dire, de la culture humaniste dans la première moitié du XV^e siècle. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'il s'agissait aussi de deux espaces politiques en profonde mutation, caractérisés l'un par la progressive oligarchisation des institutions communales sous les Albizzi puis Côme de Médicis et par la constitution d'un espace de domination régional, l'autre par la réinstallation mouvementée de la papauté en Italie et la mise au pas de sa capitale ; et de deux imaginaires urbains également en évolution, marqué l'un par l'achèvement de la coupole du Dôme en 1436, véritable coup

¹⁵ Leonardo Bruni Aretino, pp. 893–896, 904–905.

de tonnerre dans l'histoire architecturale, l'autre par le développement d'une pensée patrimoniale des ruines antiques, qui s'exprima notamment dans le premier livre du *De varietate fortune* de Poggio Bracciolini, composé en 1431. On peut, dans cette perspective, mettre en exergue le fait qu'ont été développées en parallèle deux idéologies de pouvoir idiosyncratiques, mais adossées toutes deux au même mythe d'une Renaissance qui associait histoire culturelle et identité politique; deux idéologies entre lesquelles a oscillé la pensée humaniste et au sein desquelles l'exaltation de la langue du pouvoir constituait une clé de voûte, en tant que lieu même de mise en scène soit de la Rome restaurée, soit de la floraison florentine.

Prenons pour point de départ l'épanouissement d'un humanisme curial au tournant du Quattrocento, pendant le Grand Schisme: la cour papale devint en effet, en particulier à partir de l'élection d'Innocent VII en 1404, un creuset des *studia humanitatis* et offrit de nouvelles opportunités professionnelles à toute une cohorte de lettrés, dont Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini, Jacopo Angeli, Pier Paolo Vergerio, Antonio Loschi, Cencio dei Rustici, Bartolomeo Capra, Francesco Pizolpasso, Pietro Donato, etc.¹⁶ Dès ce moment ces derniers – pour la plupart scripteurs, abrégiateurs ou secrétaires apostoliques – se présentèrent comme les acteurs d'un réveil de la latinité éternelle de Rome, permis par le retour du pape dans sa capitale. L'un des actes de naissance de cette autoreprésentation fut l'échange poétique qui aurait eu lieu à la fin de l'été 1406, relaté dans trois *carmina* successifs de Francesco da Fiano, Antonio Loschi et Pier Paolo Vergerio. Tous trois célébrèrent avec emphase le rassemblement des amis des Muses, à Rome, sous la férule d'Innocent VII.¹⁷ La *poetica narratio* de Vergerio met notamment en scène un concours poétique orchestré par «la cohorte sacrée du doux Hélicon», qui fait intervenir tour à tour Francesco da Fiano et Antonio Loschi (Leonardo Bruni est invité à participer): leurs chants, écrit l'humaniste, font alors résonner dans Rome la mémoire des poètes anciens, dont seul Pétrarque avait jusqu'ici su reprendre le flambeau.¹⁸ Dès cette époque également, une interprétation politique antiquisante et impériale de la papauté romaine fut développée: la lettre que composa le florentin Jacopo Angeli à l'attention de Manuel Chrysoloras vers 1407, à propos des cérémonies relatives aux funérailles d'Innocent VII et au couronnement de Grégoire XII, en est un

¹⁶ Nous nous permettons de renvoyer à Revest, *Romam veni*.

¹⁷ Revest, *Roma, fine agosto 1406*.

¹⁸ «Cum canerent, resonat septem de collibus ingens / Roma, memor veteris per vatium carmen honoris ; / [. . .] plausu Capitolia summa videres / <Vatibus> eximiis gestire ac poscere munus, / Quod pretermissum longo iam tempore vates / Unus in exemplum dedit hac etate Petrarcha», Pier Paolo Vergerio, *Poetica narratio*, p. 456, v. 29–30, p. 457, v. 1–4.

éloquent et précoce exemple.¹⁹ À l'aide d'une série de références historiographiques latines et grecques, l'humaniste s'efforce d'y démontrer que la liturgie pontificale est l'héritière directe de la pompe royale puis impériale de la Rome païenne. Jacopo Angeli y reprend à son compte un vers de l'épilogue des *Géorgiques* relatif à Auguste, en affirmant en conclusion que le pape, «Père des pères et roi des hommes», «donne des lois aux peuples soumis, et se fraie un chemin vers l'Olympe» (Virg., *Georg.* IV, 560–562).²⁰

On garde encore trace de la façon dont la rhétorique pontificale, spécialement en matière de politique culturelle, a pu être directement nourrie par ce travail d'association idéologique entre l'histoire de Rome, la suprématie pontificale et la culture humaniste, au sein duquel la langue latine a joué un rôle de pivot central. Un cas extraordinaire est celui de la bulle que rédigea Leonardo Bruni pour Innocent VII en 1406 afin d'annoncer la refondation de l'université de Rome, du 1^{er} septembre 1406.²¹ La lettre a essentiellement une fonction programmatique annoncée dès l'incipit, *Ad exaltationem Romane urbis et Curie nostre decorem*: restituer à la Rome papale, à travers l'université, sa mission de berceau des savoirs et en exalter le rôle de conservatoire d'une latinité éternelle. Le dernier paragraphe souligne en particulier que «toutes les autres villes enseignent des savoirs qui leur sont étrangers, tandis que celle-ci propose les siens propres et vernaculaires». ²² Le latin antique – restauré grâce aux humanistes – était et demeurait la langue indigène de Rome, sous la protection du pape.

Ce sont là des thèmes qui, on le sait, seront largement repris et approfondis dans les années 1430–1450, notamment par Biondo Flavio et Lorenzo Valla. On peut, sans revenir dans le détail, entendre l'écho des affirmations de Biondo définissant le latin comme la langue maternelle des anciens Romains et, plus encore, de l'exaltation chez Valla (ainsi dans la préface au premier livre des *Elegantie* ou dans l'*Oratio in principio studii*) du destin commun entre latin et pouvoir pontifical, partageant un même *imperium* («*Magnum igitur Latini sermonis sacramentum est! Magnum profecto numen!*»).²³ Mais si l'on s'en tient à

¹⁹ Revest, *Romam veni*, sous presse. La lettre de Jacopo Angeli est éditée dans Leonardi Dathi canonici Florentini epistolae XXXIII, pp. 61–95.

²⁰ «[. . .] Patrum Pater, atque hominum Rex per populos dat jura, viamque affectat Olympo», *ibid.*, p. 95.

²¹ Griffiths, *Leonardo Bruni*; Schwarz, *Kurienuiversität*, pp. 76–80, 436; Revest, *Romam veni*, sous presse.

²² «*Cetera igitur Civitates aliena studia docent, hec sua propria et vernacula profitetur*», dans Griffiths, *Leonardo Bruni*, p. 10.

²³ Regoliosi, *Nel cantiere del Valla* (en particulier pp. 120–122); Lorenzo Valla, *Orazione per l'inaugurazione*.

ce niveau de lecture, le risque est grand d'en négliger une signification moins explicite, mais d'une actualité immédiate, à savoir la négation de tout statut pour la langue *romanesca*, langue populaire et communale. De même qu'il ne saurait y avoir de Rome que papale et de papauté que romaine, seul le latin, langue matricielle et retrouvée, ne saurait en être le moyen d'expression politique et identitaire. La fin de l'autonomie urbaine signifiait aussi la fin d'une autonomie culturelle et linguistique:²⁴ c'était une opération idéologique de verrouillage historique, en correspondance directe avec la mise sous tutelle mouvementée, voire violente, des institutions de la commune et l'intégration, pour ainsi dire, des élites nobiliaires et civiques dans le système curial, depuis le dernier tiers du XIV^e siècle.

Ce n'est pas un hasard si les textes des années 1406–1407 susmentionnés (échange poétique, lettre à Chrysoloras, bulle) ont été composés aux lendemains d'une émeute qui avait contraint la papauté à s'exiler huit mois à Viterbe, avant la remise officielle des clés de Rome au pape Innocent VII.²⁵ Tout comme le fait que le débat de 1435 faisait suite au départ d'Eugène IV de Rome à la fin du mois de mai 1434, poussé non seulement par les manœuvres séditeuses de la faction Colonna et une révolte populaire aux cris de «*viva lo popolo e la libertà*» mais aussi par l'aspiration de la cité de Florence à voir la curie transférée entre ses murs.²⁶ L'exaltation des liens entre latin classique, pouvoir impérial et restauration pontificale répondait directement à la nécessité d'asseoir la légitimité régulièrement contestée de la mainmise du pape sur sa capitale. À l'inverse il est notable que, parmi les rares documents en langue vernaculaire enregistrés dans les archives vaticanes du début du XV^e siècle, se trouve un passage du contrat de *condotta* établi entre Grégoire XII et son condottière Paolo Orsini en mai 1407.²⁷ En effet, si le paratexte et toutes les clauses présentées au nom du pape sont en latin, la partie relative aux *capitula* adressés par le chef de guerre romain, qui porte la souscription de Leonardo Bruni, est en vulgaire : il y a tout lieu de se demander si cette alternance linguistique ne procédait pas d'une demande d'Orsini lui-même, rejeton d'une famille baronniale, qui aurait usé de ce moyen de distinction dans la négociation diplomatique avec la papauté. Il est aussi à remarquer que lorsque Bruni, devenu

24 Voir à ce propos une riche contribution récente de Dario Internullo, qui souligne que la culture vulgaire romaine est cependant restée vivace tout au long du Quattrocento, parmi au moins des «*cerchie ristrette di artigiani, mercanti e piccoli professionisti*»: Internullo, *Il volgare a Roma*.

25 Di Cave, «*Gubernatores Camerae*».

26 Plebani, *Una fuga programmata*; Plebani, *La «fuga» da Roma*.

27 *Codex diplomaticus domini temporalis Sanctae Sedis*, vol. III, 1389–1793, n° C-CI, pp. 160–166.

chancelier de Florence, répondit à Biondo en 1436 pour contester que le latin fût la langue maternelle des Romains dans l'Antiquité, il ne manqua pas d'évoquer en passant la beauté possible de la langue romaine contemporaine: il rapporte l'éclat de colère d'une «matrone romaine», issue d'un lignage de cavaliers, qui s'était exprimée «dans sa langue maternelle romaine, de sorte que je me suis vraiment régalé, car les termes, l'éclat, la gravité de son discours et l'accent lui-même avaient le charme du parler local». ²⁸ Il y avait là une allusion à une culture proprement romaine médiévale, qui n'avait plus droit de cité dans la capitale des papes et de l'humanisme cicéronien.

De telles analyses peuvent être mises en résonance avec l'imaginaire urbain qui commença alors à se déployer, celui d'une ville avant tout jonchée de vestiges antiques qui constituaient un rappel vibrant mais terriblement dégradé de l'histoire de la cité autrefois *caput mundi*. Ce legs mémoriel, il revenait au pape et aux humanistes à son service de lui rendre sa grandeur: pour citer un autre texte célèbre, Biondo Flavio ouvre ainsi la *Roma Instaurata* (1446) par une préface dédiée à Eugène IV qui déplore que les édifices antiques de Rome soient «souillés ou plutôt déshonorés par des appellations erronées et barbares» à cause de «l'ignorance des *studia humanitatis*» et qui établit un parallèle entre le projet de rénovation urbaine récemment entreprise par le pontife et son propre projet historiographique. ²⁹ Dans ce cas encore, une représentation pro-pontificale et anti-populaire se dessinait en creux, suivant laquelle les Romains du temps n'étaient pas des citoyens dignes d'un tel héritage. Dès la fin des années 1390 Pier Paolo Vergerio, dans une lettre connue sous le titre *De situ veteris et inclite urbis Rome*, déplora l'ignorance du peuple de Rome à l'égard des ruines antiques: personne n'aurait été capable de lui apporter quelque connaissance en ce domaine, d'autant que le *vulgus* avait «corrompu le nom des choses» en s'attachant à des légendes. ³⁰ Si Vergerio estimait pouvoir affirmer avec Pétrarque qu'«en aucun lieu Rome n'est moins connue qu'à Rome», il y avait cependant pire à ses yeux, à savoir la dégradation sciemment perpétrée par la «plèbe avide et fainéante», «qui s'efforce comme par jalousie de sa propre gloire d'anéantir la mémoire

²⁸ «*Haec illa puro nativoque romano proferebat sermone, ita ut admodum sim equidem delectatus, cum et verba nitorem gravitatemque sententiae et pronuntiatio ipsa vernaculam quandam haberet suavitatem*», *Débats humanistes sur la langue parlée dans l'Antiquité*, pp. 186–187.

²⁹ Flavio Biondo, *Rome restaurée*, t. 1 (Livre 1), en particulier pp. 10–13. Sur la distinction qui devait cependant être faite, selon Biondo, entre le modèle pontifical et la république romaine païenne (un problème que nous n'abordons pas ici), voir les analyses récentes proposées par Angelo Mazzocco: Mazzocco, *A Glorification of Christian Rome*; Mazzocco, *The Rapport*.

³⁰ Smith, *Pier Paolo Vergerio. De Situ Veteris et Inclite Urbis Rome*.

du temps passé». ³¹ Les Romains y sont dépeints non seulement comme incul-tes ou négligents, mais aussi comme des vandales, des fauteurs de la destruction conjointe des livres et des monuments. ³² Ce que nous essayons donc d'esquisser ici, c'est le fait que les débats sur le latin classique qui ont eu cours à la curie de ces décennies trouvaient leur sens dans une dynamique politico-culturelle de dénigrement de l'identité civique romaine tardo-médiévale au profit d'une idéologie de restauration pontificale.

À Florence en revanche, les coordonnées de la réflexion furent d'emblée radicalement différentes. La littérature en *dolce stil nuovo* était un des titres de gloire de la commune et le culte des orateurs antiques professé par les jeunes humanistes provoqua immédiatement des controverses. Certains lettrés s'opposèrent frontalement à ce qu'ils considéraient comme une imposture intellectuelle doublée d'une injure aux grands poètes, à l'image de Cino Rinuccini, qui composa au tournant des années 1400 *l'Invettiva contro a certi calunniatori di Dante, di messer Francesco Petrarca, e di messer Johanni Boccacci*. ³³ Cette vigoureuse défense des études scolastiques fut expressément écrite contre une «brigata di garulli, che per parere litteratissimi apresso al vulgo gridano a piazza quanti dittonghi avevano gli antichi», alors qu'«il pulito e proprio parlare litterale niente istudiano di sapere». Parmi les griefs exposés dans l'invective, une place particulière est réservée à l'affront fait à Dante («dicono che lo egregio e onore de' poeti Dante Alighieri essere suto poeta da calzolai»), à propos duquel Rinuccini souligne entre autres la «maravigliosa brevità e legiadria» qui le rend supérieur à Virgile, du fait de la densité de la langue vulgaire par rapport au latin. ³⁴ La question fit cependant débat au cœur même de la mouvance humaniste. Coluccio Salutati s'offusqua de la radicalité de certains de ses jeunes disciples, en particulier de Poggio Bracciolini avec lequel il eut un vif échange à

³¹ «Nondum igitur efficere tantum avare atque ignave plebis violentia potuit quin ex prioribus multa supersint: que quasi glorie sue invidia ad obolendam vetustatis memoriam nititur», *ibid.*, p. 575.

³² «Quum enim duo sint quibus extare rerum memoria soleat, libris scilicet atque edificiiis, duabus artibus Romani in eorum excidium perniciemque contendunt, pictorum scilicet qui ut sudaria peregrinis effungant utilimos plerumque et qui in urbe unici sunt libros evertunt, item eorum qui fornaces exercent, qui ne lapides ex longinquo vehant edificia destruunt ut marmor et vivum lapidum convertant in calcem», *ibid.*

³³ Voir Giovanni Gherardi da Prato, *Il Paradiso degli Alberti*, vol. II, pp. 303–316 et Lanza, *Polemiche e berte letterarie*, pp. 129–157 et 261–267; plus généralement Siniscalchi, *Rinuccini, Cino*. La version conservée est probablement un *volgarizzamento*.

³⁴ «[. . .] Dante con maravigliosa brevità e legiadria mette due o tre comparazioni in uno rittimo vulgare che Vergilio non mette in venti versi esametri, essendo ancora la gramatica senza comparazione più copiosa che'l vulgare», Giovanni Gherardi da Prato, *Il Paradiso degli Alberti*, p. 311.

la toute fin de sa vie autour de la définition de l'imitation et de la place à accorder aux «poètes modernes» à côté des classiques: «n'agissez-vous pas avec une très grande ignorance, toi, celui-là ainsi que tous les autres, en aspirant si fébrilement à cette majesté du langage chez les modernes que, s'ils ne surpassent ou du moins n'ont pas le parfum de l'ancienneté, vous les méprisez avec tant de mordant?». ³⁵ C'est surtout à la même époque que Leonardo Bruni composa l'un de ses opuscules fondateurs, les *Dialogi ad Petrum Paulum Histrum*, à propos du débat qui, pour le dire schématiquement, aurait opposé Coluccio Salutati et Niccolò Niccoli autour de la valeur intellectuelle de leur temps et, plus précisément, de l'excellence à accorder malgré tout à Dante, Pétrarque et Boccace. ³⁶ À Niccoli qui avait dressé le tableau d'un marasme général lié à l'oubli des grands auteurs antiques, Salutati réplique: «s'il s'agit d'un oubli de ta part, tu me sembles montrer bien peu de reconnaissance en n'ayant pas, fixés dans ta mémoire, ces hommes [Dante, Pétrarque et Boccace] qui sont l'honneur et la gloire de ta cité». ³⁷ Niccoli, d'abord très virulent à l'encontre des trois couronnes (Dante devrait être laissé «aux fabricants de ceintures, aux boulangers et à la foule du même genre») se dédit au cours de la deuxième journée – au prix d'une palinodie abrupte soulignée par tous les commentateurs – expliquant avoir cherché à provoquer le maître, et fait l'éloge enthousiaste des trois poètes. Toutefois, la conclusion souligne qu'il s'agit bien d'une exception, car Niccoli en vient à célébrer «nos poètes florentins, qui dans un siècle qui ne s'y prêtait vraiment pas, ont réussi cependant, par une sorte de génie inépuisable, à égaler voire à surpasser ces auteurs antiques». ³⁸ Les *Dialogi* répondaient ainsi directement aux critiques adressées au classicisme humaniste et élaboraient une voie de compromis en concédant une place à part, à titre d'une singularité florentine, aux fameuses trois couronnes.

35 «[. . .] Nonne inscitissime facitis tu et ille et omnes alii, qui maiestatem illam eloquii tam anxie desideratis in modernis, ut, nisi vincant vel saltem redoleant vetustatem, adeo mordaciter condemnetis?», *Epistolario di Coluccio Salutati*, vol. IV/1, Liv. XIV, n° 19, p. 142.

36 Le texte est édité, traduit en français et commenté par Bernard-Pradelle dans *Leonardo Bruni Aretino*, pp. 305–391. Voir également, parmi les références essentielles, Baron, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, pp. 48–61; Leonardo Bruni, *Dialogi ad Petrum Paulum Histrum*.

37 «sin autem oblivione aliqua tibi dilapsi sunt, parum michi gratus videris, qui eos viros memorie fixos non habeas, qui civitati tue laudi et glorie sunt», *Leonardo Bruni Aretino*, pp. 350–351.

38 «Sed quo difficilium id puto, tanto magis florentinos vates admiror, qui, seculo repugnante, tamen superabundantiam quadam ingenii assecuti sunt, ut veteribus illis pares aut superiores evaderent», *ibid.*, pp. 390–391.

Cet recherche de compromis donna aussi lieu à un intéressant processus de réassemblage narratif: peu à peu, Dante et Boccace furent en effet intégrés au récit du triomphe de l'humanisme. Si dans un premier moment seul le Pétrarque latin avait été désigné comme un illustre précurseur des *studia humanitatis*, on peut voir se mettre en place, dès les années 1440 au moins, un travail de réécriture visant à resituer les grandes figures de la littérature florentine dans le sillage au long cours de l'éveil des belles-lettres. Ce fut d'abord, surtout dans le cas de Boccace, par le truchement de leur œuvre latine: ainsi Giannozzo Manetti, dans sa *Vita Iohannis Boccacii* (v.1440) souligna-t-il que «peu après la mort de Boccace de nombreux hommes de savoir ont émergé d'un coup, qui ayant investi plus profondément en cet âge florissant le champ entier de la langue latine, ont suivi l'exemple récent de Pétrarque et Boccace et n'ont pas hésité à s'attaquer au grec lui-même», avant d'évoquer la mémoire de Manuel Chrysoloras.³⁹ Mais le siècle avançant, ce sont bien les poètes en langue vulgaire, Dante compris, qui se trouvèrent englobés dans ce retissage téléologique de l'avènement d'une renaissance culturelle. La *prelectio* sur les *Satires* de Juvénal prononcée par Bartolomeo della Fonte à l'université de Florence en 1487 est symptomatique de ce phénomène. Dans cet éloge académique du développement récent des *studia humanitatis*, le maître affirme que «comme cela a commencé depuis le poète Dante dans notre très florissante cité, ainsi jusqu'à aujourd'hui également on a continué à cultiver ces études communes. En effet après ce dernier Pétrarque a été très célèbre, et Boccace, le plus éloquent de son temps, lui a succédé», avant de mentionner successivement les noms de Salutati, Niccoli, Bruni, etc.⁴⁰ Un tel réarrangement narratif contribuait à déployer l'idée au long cours d'une exceptionnalité florentine au Quattrocento, d'une «floraison» intellectuelle extraordinaire qui faisait de la cité la capitale de l'humanisme.

On pourrait encore rappeler qu'un processus similaire peut être observé du point de vue des mises en scène iconographiques des grands lettrés de la ville, au sein des espaces de la représentation institutionnelle. Ainsi des différentes phases de réalisation d'un cycle de portraits dans la salle d'audience

39 «Non multo post Boccacii obitum complures docti homines una emergerunt, qui universum latine lingue campum florenti aetate longius pervagati, recenti Petrarcae et Boccacii, doctissimorum hominum, exemplo, graeca ipsa adoriri non dubitarunt», Giannozzo Manetti, *Biographical writings*, pp. 94–96.

40 «Quanquam in hac nostra florentissima civitate ut a Dante poeta coepit, ita quoque ad hanc diem perseveratum est in studiis communibus excolendis. Nam post eum Petrarcha fuit percelebris. Cui successit Boccacius aetatis suae facundissimus omnium», Bartolomeo della Fonte, *Oratio in Satyrae et studiorum humanitatis laudationem*.

du palais de l'Art des juges et notaires (ou palais du proconsul): si la première phase menée sous l'impulsion de Coluccio Salutati à la fin du Trecento mit à l'honneur quatre grands poètes toscans – Dante, Pétrarque, Zanobi da Strada et Boccace – que, soulignaient les épigrammes composés par Domenico Silvestri, «l'illustre Florence a engendré pour le monde», lors d'une deuxième phase entreprise après 1406 les figures du poète antique Claudien et de Salutati lui-même furent ajoutées, auxquelles s'adjoignirent celles de Leonardo Bruni en 1444 et, selon les dires de Vasari, de Poggio Bracciolini et de Giannozzo Manetti après 1459.⁴¹ Un continuum qui allait du *dolce stil novo* aux *studia humanitatis*, de Dante aux chanceliers humanistes, fut établi a posteriori.

La position de Bruni au sein du débat de 1435 doit être entendue dans cette perspective: il s'agissait de préserver la noblesse possible de la langue vernaculaire et sa légitimité historique au sein d'une élite intellectuelle notariale-humaniste, soucieuse de conjuguer la double histoire culturelle de Florence au service de l'exaltation patriotique. Plus encore, le fait que ce modèle de célébration de la «floraison florentine» semble s'être déployé dans le discours officiel de la cité au fur et à mesure de la fermeture des institutions de la Seigneurie et de l'accroissement d'une domination territoriale donne à réfléchir. L'exceptionnalité, la supériorité et la centralité proclamées de Florence, berceau de la poésie toscane comme du renouveau de la latinité, faisaient écho aux mutations d'une capitale bientôt princière.

Deux éléments de comparaison contemporains, autour des enjeux politiques de ce travail de mise en mémoire de l'histoire culturelle, peuvent être convoqués. Il s'agit d'une part de l'essor du thème de l'ascendance non pas seulement romaine, mais aussi et surtout étrusque de Florence.⁴² Déjà présent sous la plume des thuriféraires de la liberté florentine, à l'instar de Coluccio Salutati, le *topos* a trouvé une résonance toujours plus intense sous le pouvoir médicéen, notamment en écho avec la représentation de Côme et de ses successeurs, protecteurs des lettres, en nouveaux Mécène (ce dernier était d'origine étrusque). Dès le milieu des années 1420 Antonio Beccadelli dédia par exemple son *Hermaphroditus* à «Côme, l'homme le plus célèbre des terres étrusques», l'enjoignant l'invitant à être son «Mécène» pour, en une

⁴¹ Donato, *Famosi cives*; Donato, *Per la fortuna monumentale*. Pour les épigrammes, Silvestri, *The Latin Poetry* («*Hos vates summosque viros quibus ardua nosse / Pyeridum natura dedit, quibus ipsa poesis / Claruit, yllustris genuit Florentia mundo*»).

⁴² Cipriani, *Il mito etrusco nel Rinascimento fiorentino*; Cipriani, *Il mito etrusco: un modello politico*.

posture néo-*virgilienne* «chanter les héros illustres et les armes». ⁴³ Le recours au mythe étrusque permettait, cela a été par ailleurs souligné, de mettre en lumière une singularité historique propre à Florence, capitale culturelle et politique d'une autre Antiquité, et de revendiquer une certaine indépendance vis-à-vis de la romanité.

Ce thème avait partie liée, à l'évidence, avec la formalisation idéologique de l'État régional florentin, en pleine croissance dans les années 1380–1430. Le deuxième élément de comparaison concerne, dans ce contexte, la représentation de l'effervescence florentine dans le domaine artistique. Dès 1435, dans la lettre qui accompagne l'envoi de son traité sur la peinture à Filippo Brunelleschi, Alberti se réjouit de constater combien sa patrie connaît un âge caractérisé par l'abondance de grands artistes – parmi lesquels il se compte aux côtés de Brunelleschi, Donatello, Lorenzo Ghiberti, Luca della Robbia et Masaccio –, dont les réalisations sont à ses yeux plus admirables encore que celles des Anciens car, n'ayant suivi ni modèles, ni préceptes, «nous inventons des arts et des sciences dont personne n'a entendu parler et jamais vus». Il poursuit en célébrant, en symbole de cette floraison, la coupole du Dôme (achevée par Brunelleschi l'année suivante) si haute et si ample, nous dit-il, qu'elle peut «recouvrir de son ombre tous les peuples toscans». ⁴⁴ Les thèmes de la singularité et de la modernité du génie florentin, qui traçait une voie nouvelle au point de rivaliser avec l'âge d'or des Anciens, étaient dans ce cas aussi associés à la nouvelle dimension régionale de la cité. Une économie générale des rapports entre mémoire culturelle et identité politique émergea ainsi dans l'idéologie florentine des années 1400–1440, qui identifiait Florence en alternative à Rome et en mère patrie d'une nouvelle culture alliant grandeur antique et invention moderne.

Cependant le processus d'articulation de l'histoire actuelle des *studia humanitatis* à celle de l'héritage des poètes toscans, sur fond de mutation politique, laissait en suspens la question de la promotion, sous les auspices de l'humanisme, d'une production littéraire contemporaine en langue vernaculaire – en

⁴³ «*Cosme, vir etrurias inter celeberrime terras, / [. . .] / Sit mihi Maecenas: claros heroas et arma / Cantabo*», Antonio Beccadelli (Panormita), *Hermaphroditus*, 2, v. 1 et 23–24.

⁴⁴ «Ma quinci tanto più el nostro nome più debba essere maggiore, se noi senza precettori, senza essempla alcuno, troviamo arti e scienze non udite e mai vedute. Chi mai si duro o si invido non lodasse Pippo architetto vedendo qui struttura si grande, erta sopra e' cieli, ampla da coprire con sua ombra tutti e' popoli toscani, fatta senza alcuno aiuto di travamenti o di copia di legname, quale artificio certo, se io ben iudico, come a questi tempi era incredibile potersi, così forse appresso gli antichi fu non saputo né conosciuto?», Leon Battista Alberti, *De pictura, Opere volgari*, vol. III, p. 7.

d'autres termes, de la promotion d'un humanisme vulgaire. C'est bien le défi lancé par Alberti avec l'organisation du *Certame coronario* en 1441, qui laisse entrevoir toute la subtilité et la difficulté d'un véritable amalgame, dans un contexte florentino-curial.⁴⁵ Il a été montré que le modèle de ce concours public était, dans une optique sensiblement humaniste, celui de l'*agôn stephanitès* grec, dans l'idée de retrouver la fonction de liant civique du spectacle dramatique classique, que son déroulement s'inscrivait dans une démarche de pacification diplomatique et que ces œuvres poétiques proposaient un contenu comparable à celui de la rhétorique politique du temps. Il s'agissait bien de mêler poésie vulgaire et idéal humaniste en un seul creuset, celui d'une littérature mise au service de la patrie. Toutefois la tâche de désigner le vainqueur fut confiée à un jury de dix secrétaires apostoliques, dont Alberti rappela dans sa *Protesta* qu'ils étaient spécialisés dans les «*istudii d'umanità*». La légitimation suprême du concours devait donc revenir à un cercle de hauts représentants de cet humanisme curial en plein essor. Et ceux-ci, comme on le sait, refusèrent de trancher, estimant qu'il y avait égalité entre certains poèmes: cette issue provoqua nombre de réactions indignées, dont celle d'Alberti. Cette indécision ne pouvait être, dénonça-t-il, que le fruit de l'envie, face à la grandeur manifestée par des citoyens florentins fidèles à la réputation de leur cité, et de l'arrogance, vis-à-vis d'une langue poétique qui était encore en voie de progrès, comme l'avait été la poésie latine à un moment donné de son histoire.⁴⁶ L'humanisme vulgaire devait encore pleinement s'affirmer, dans cette dialectique entre Florence et Rome.

45 *De vera amicitia*; Bertolini, *ΑΓΩΝ ΣΤΕΦΑΝΙΤΗΣ*; Boschetto, *Società e cultura a Firenze*, pp. 385–394; Maxson, *The Certame coronario as Performative Ritual*.

46 «Fue di questo (quello che alcuni maledici disono) cagione la «vidia che vi dolesse vedere in la terra nostra cittadini quali, simili a» suoi maggiori, ben meritando della sua patria curassero la fama, dignità et ben publico? [. . .] ma dorremoci se forse voi volessi da questa nostra età quello non volsero quelli antichi dalla loro. Prima che la lingua latina fosse, quanto ella poi fu, culta, essi stettono contenti a que' primi poeti quali essi aveano forse ingegnosi, ma con poca arte», Leon Battista Alberti, *Protesta*.

